

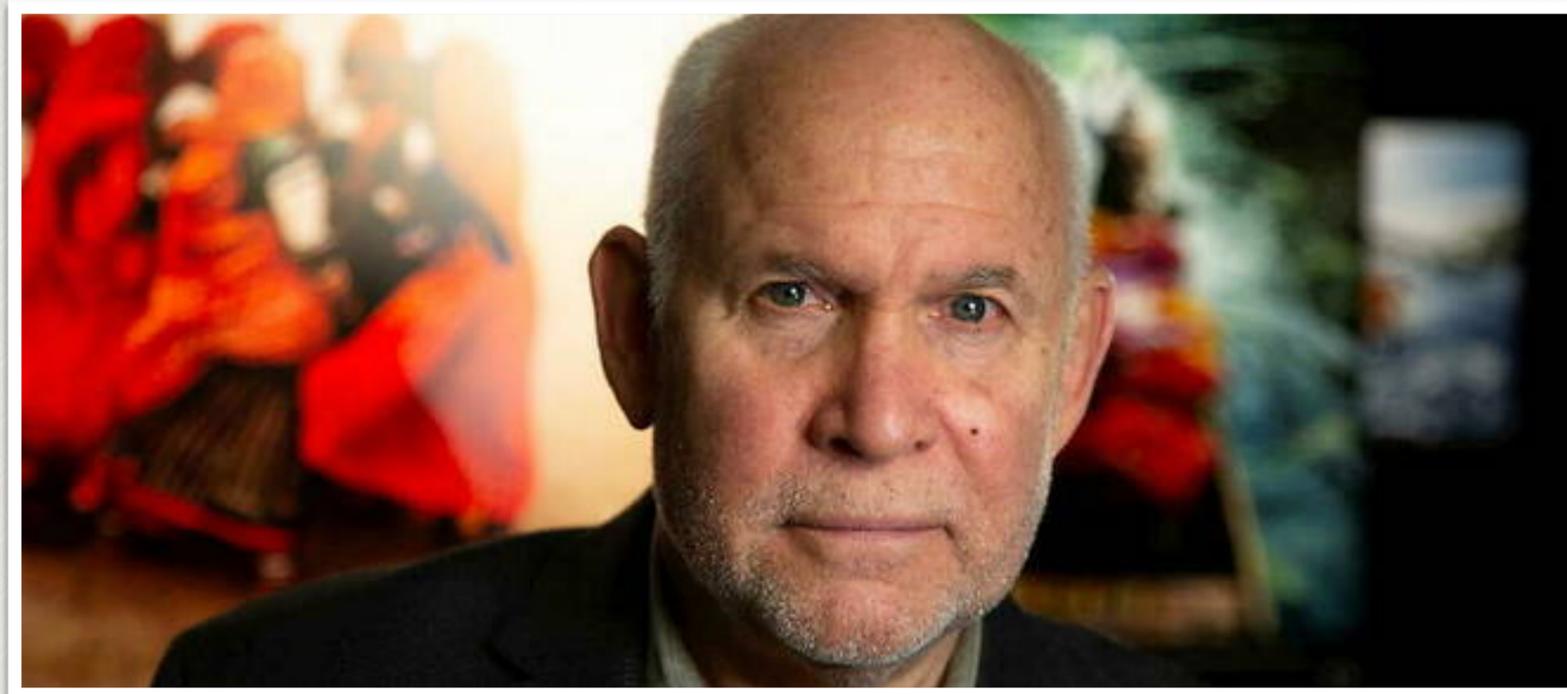
Dans les yeux de Steve McCurry

Par Jérôme - Marche Image. (Source Le point culture)



Membre de l'agence Magnum et pilier du National Geographic, le photographe Steve McCurry fait l'objet ce mois de février 2022 d'une grande rétrospective à Paris.

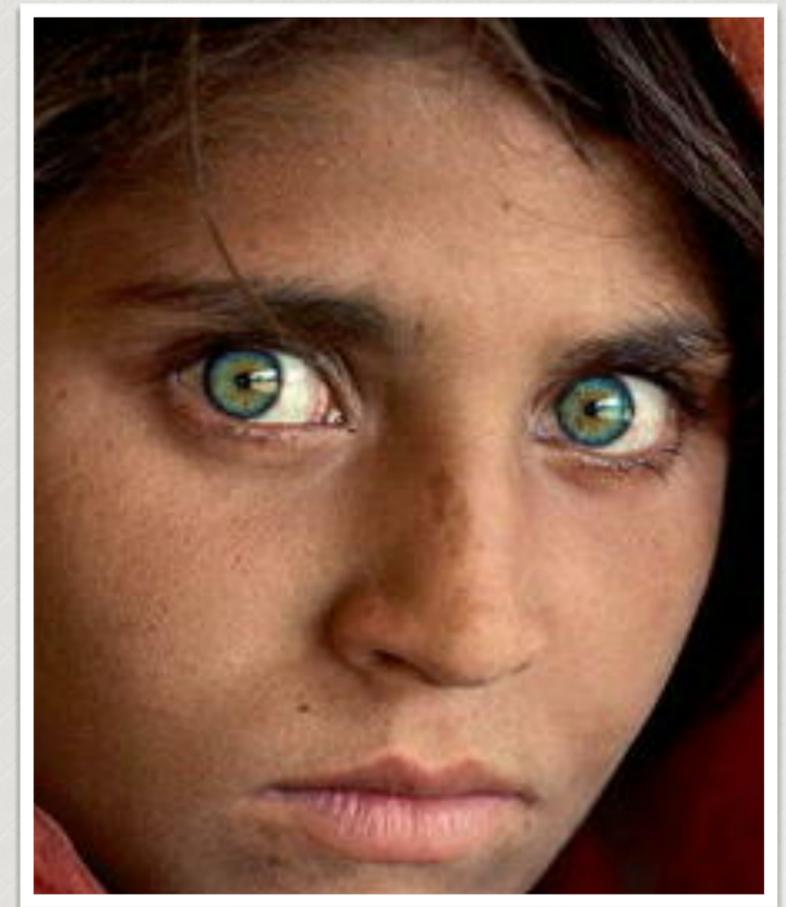
Steve McCurry



Steve McCurry

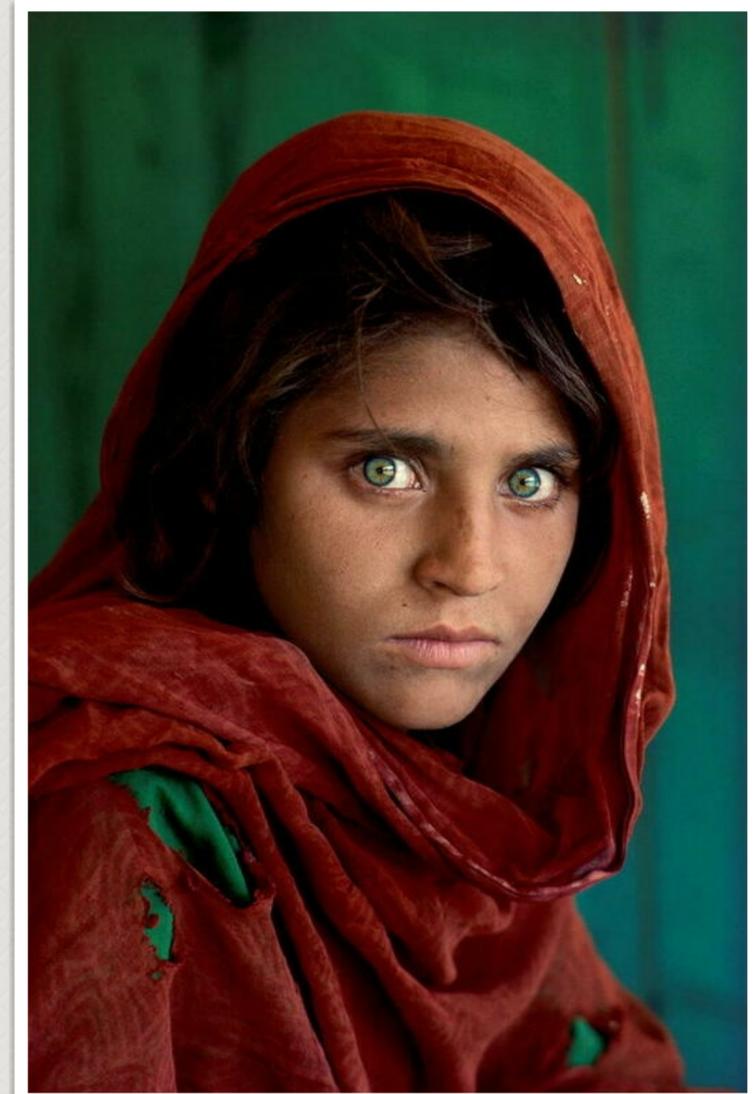
Son portrait de Sharbat Gula a fait le tour du monde. Ce cliché représentant une adolescente afghane au regard hypnotique est probablement l'une des plus célèbres photos que Steve McCurry a réalisées en près de cinquante ans de carrière. Le reporter américain fait actuellement l'objet d'une grande rétrospective au musée Maillol. Cette image figure en bonne place dans cette exposition.

Premier photoreporter américain à pénétrer en Afghanistan en 1979, au moment où les tanks soviétiques entraient dans Kaboul, Steve McCurry a rencontré pour la première fois cette jeune fille en 1984, dans un camp de réfugiés. « C'était dans la petite ville frontalière de Peshawar, du côté pakistanais », se rappelle-t-il. Le photographe faisait, depuis le mois d'août, le tour des bidonvilles où s'entassaient des milliers de familles quand il a découvert le campement de Nasir Bagh à la fin de son reportage, en novembre. « Plus de 100000 personnes vivaient là, près de la frontière, dans des conditions déplorables, c'est-à-dire une chaleur épouvantable l'été et un froid polaire l'hiver », indique-t-il...



Comment naît une icône ?

Lorsque Steve McCurry arrive sur place, le cadre lui semble particulièrement insalubre. Les allées du village de tentes sont boueuses, un seul point d'eau dessert l'endroit. Le photographe sillonne les ruelles avec un guide quand il entend des voix d'enfants provenant d'une école. « Je me suis approché. La classe avait commencé. J'ai demandé si je pouvais entrer, me suis glissé et ai observé la vingtaine de jeunes filles qui étaient là. C'est alors que j'ai aperçu Sharbat. Je n'ai appris son nom que bien plus tard. Son regard était impressionnant : à la fois perçant, intense et égaré. Quand elle vous regardait, vous vous sentiez transpercé », se remémore le reporter.



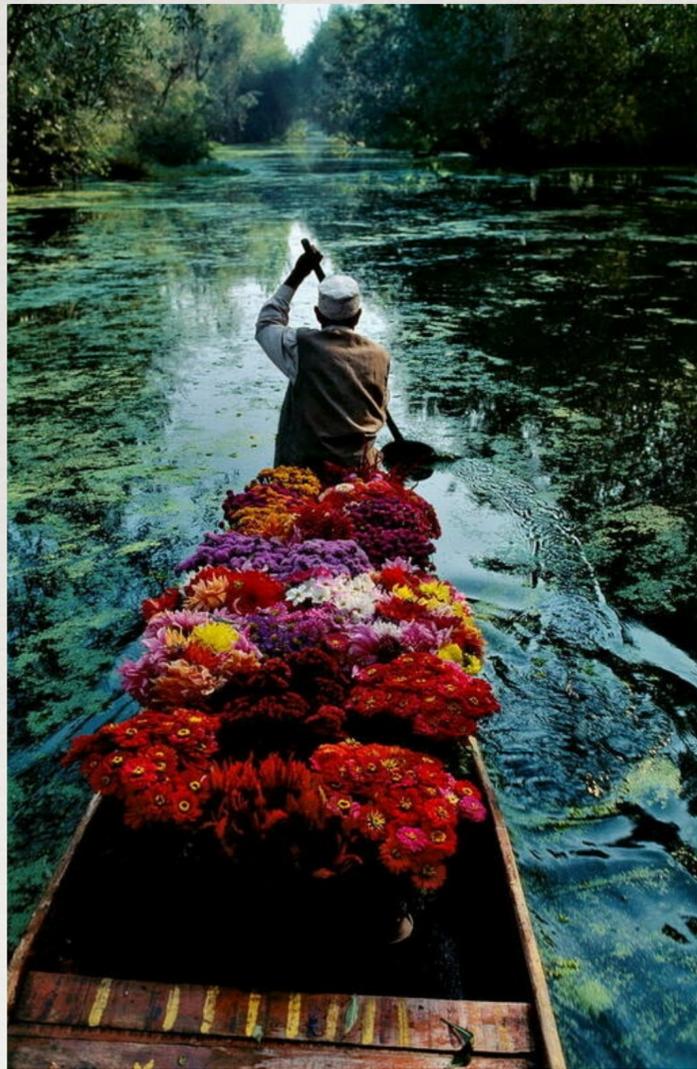
Comment naît une icône ?

L'air farouche de l'enfant incite Steve à ruser pour l'approcher.
« Je me suis dit que, si je commençais à photographier ses camarades, elle accepterait peut-être de poser à son tour. J'ai fait mine de m'intéresser à la quinzaine de fillettes dissipées qui couraient partout et soulevaient de la poussière avant de me tourner vers elle. Quand j'ai levé mon objectif vers Sharbat, je n'ai plus entendu d'autre bruit que celui du dé clic, ni vu d'autre enfant qu'elle. C'était un moment très fort », analyse rétrospectivement McCurry.

Ce n'est qu'à son retour à New York, au moment du tirage, que le photographe a confirmation que ce portrait dégage une force comparable à celle du cliché pris, en février 1936, par Dorothea Lange en Californie et qui représente une autre réfugiée du nom de Florence Owens Thompson. « L'expressivité du regard de Sharbat concentrait toute la sauvagerie de la guerre », soupire-t-il aujourd'hui. Hanté par ce portrait, Steve McCurry retournera régulièrement en Afghanistan pour tenter de retrouver son modèle. Il lui faudra cependant attendre janvier 2002 pour la revoir grâce à un journaliste pakistanais, Rahimullah Yusufzai.



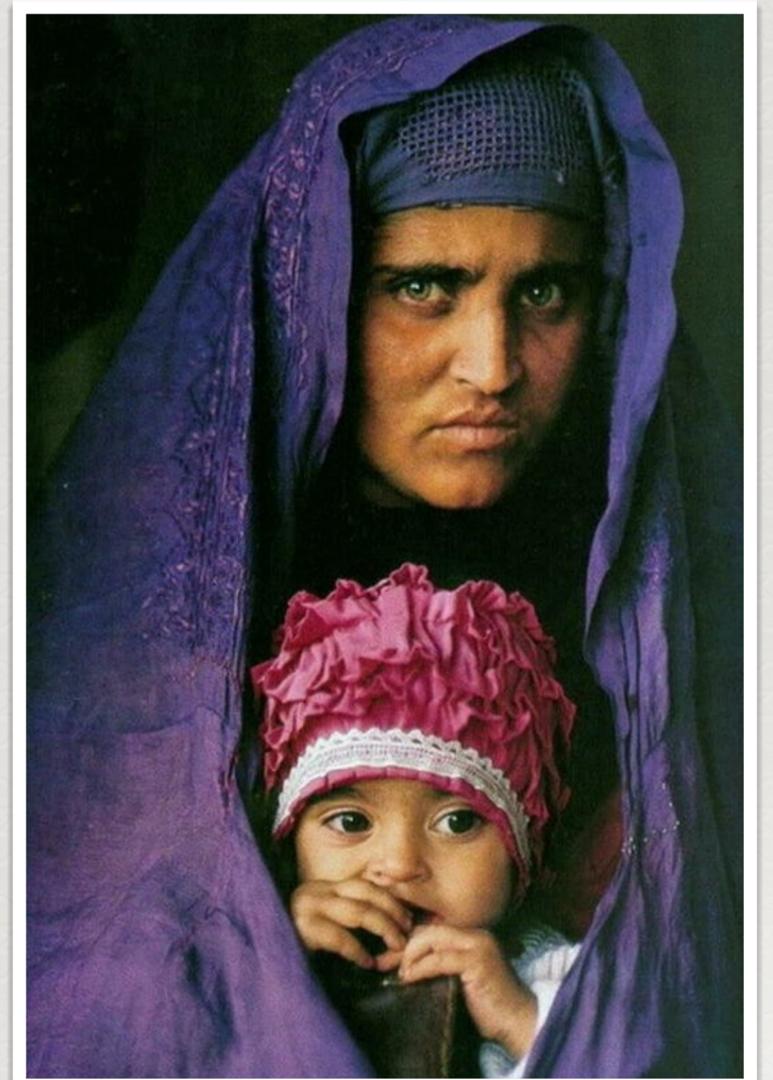
Comment naît une icône ?



« J'avais arpenté la région en tous sens pour la revoir, mais, en dix-sept ans, elle n'avait pas bougé. Elle vivait toujours dans le même coin, aux portes de la Khyber Pass. J'ai d'abord rencontré son frère. C'est là que j'ai appris son nom, qui a une signification très poétique en pachtoune, quelque chose comme « fille fleur d'eau douce ». Ses parents avaient été tués, m'a-t-il dit. Le reste de la famille croupissait dans ce cloaque. Quand Sharbat a retiré son voile, j'ai constaté que son visage avait considérablement vieilli. Ses traits portaient comme des stigmates. Son regard conservait néanmoins l'intensité qu'elle dégageait en 1984 », confie Steve McCurry.

Comment naît une icône ?

Aujourd'hui âgée de près de 50 ans, Sharbat Gula vit, depuis quelques mois, en Italie, où elle a trouvé refuge après le retour des talibans au pouvoir, l'an dernier. Steve, qui fêtera ses 72 ans en avril prochain, continue, de son côté, à sillonner le monde pour rapporter des images. De passage à Paris, pendant quelques jours, début décembre, le photographe s'est longuement confié aux journalistes. L'occasion de revenir sur son itinéraire. Mais aussi d'évoquer les circonstances dans lesquelles ont été prises ses photos les plus célèbres, mises en valeur par la scénographie de Biba Giacchetti.



Le poids du handicap

« Né en avril 1950 à Philadelphie, je rêvais de devenir cinéaste et de réaliser des documentaires. C'est dans cet objectif que je me suis inscrit à la Penn State University. Mais je me suis vite rendu compte de la lourdeur de ce médium. Avant l'invention du numérique, les caméras étaient horriblement lourdes. Il fallait partir avec un preneur de son et de gros spots pour l'éclairage. Je me suis dit que je ne pourrais pas voyager facilement », confie-t-il. Or le jeune garçon ne rêve que d'une chose : visiter le monde sans gros sac. Il y a une bonne raison à cela. Un accident, survenu lorsqu'il était enfant, l'a laissé partiellement handicapé. « J'ai été renversé par une voiture quand j'avais 5 ans. La fracture n'a pas été réparée comme il aurait fallu », élude-t-il en désignant son bras droit, peu mobile, et sa main atrophiée. Une infirmité qu'il parvient parfaitement à dissimuler.



« La photo est pour moi idéale. Elle ne nécessite qu'un boîtier léger », reprend-il, peu désireux de s'étendre sur le sujet. Pour financer son premier voyage, il se fait engager comme coursier dans un laboratoire pharmaceutique de la côte est des États-Unis pendant près d'un an. Ses économies lui permettent de sillonner l'Europe, un bout d'Afrique et plusieurs pays d'Amérique latine pendant plusieurs mois. Son père, ingénieur, est photographe amateur. Il lui emprunte son appareil compact (un petit Ricoh) et réalise ses premières images. Il a 19 ans et vient de découvrir sa vocation.

Le poids du handicap

Il n'aura de cesse de trouver les moyens de financer de nouvelles expéditions. Lors d'une longue escale en France et en Hollande, il travaille à la plonge de restaurants mais aussi comme veilleur de nuit dans des hôtels. Il multiplie les séjours en Amérique centrale (Mexique, Guatemala et Panama pour la seule année 1972). À toutes ses vacances, il saute dans un charter pour burlinguer. Il parachèvera sa formation de photographe en travaillant pendant deux ans pour un journal local de Philadelphie, de 1975 à 1977 : « Un titre oublié aujourd'hui, le *Today's Post*. On m'y envoyait pour le moindre chien écrasé, mais c'est là que j'ai appris à travailler vite et bien », glisse-t-il.



Le poids du handicap

En 1977, il se sent enfin prêt pour le grand saut, donne sa démission et part pour l'Inde avec sa compagne de l'époque. « Après un premier voyage entre les Balkans, la Turquie et Israël, nous avons suivi le hippie trail classique », rigole-t-il. Le séjour s'éternise. C'est à ce moment-là qu'il publie ses premiers grands reportages pour *Geo*. En décembre 1979, il est au Pakistan quand il rencontre à Chitral un groupe d'Afghans qui lui parlent de l'invasion russe en cours. Ils lui proposent de le suivre. « Je n'ai pas hésité très longtemps. Je n'avais pas d'enfant à charge, rien à perdre... J'ai foncé. » La traversée de la rivière et la longue montée du col qui suit, de nuit, le plongent dans une autre réalité, celle de la guerre.



Le poids du handicap



Il va passer deux mois dans les villages montagneux du Nouristan, avant de revenir aux États-Unis. Son reportage, en immersion au côté des moudjahidin, se retrouve immédiatement dans les plus grands journaux : *Newsweek*, le *Times*, *Life* ne cesseront de publier ses photos. Son travail en Afghanistan lui vaut le prix Robert Capa en 1980. Les dix années suivantes, il reviendra régulièrement dans la région. Il enchaînera avec le Liban, le Cambodge et les Philippines, alternant reportages en zone de conflit, aux côtés d'Eli Reed ou de Bruno Barbey, notamment, et sujets plus sociaux, dans la veine de ceux de René Burri. « Je ne me vois pas comme un reporter de guerre. Je suis un photographe qui documente les mutations du monde, qu'elles soient induites par un conflit ou par des causes moins violentes », dit-il avec modestie.

Le poids du handicap

Steve McCurry intègre l'agence Magnum en 1986 et sympathise, au sein de cette agence, avec Elliott Erwitt, dont il apprécie l'humour. Il se met alors à embrasser des sujets au long cours. Il passera près de quinze ans à documenter les ravages que provoque la mousson à travers tout le Sud-Est asiatique jusqu'au milieu des années 1990. Quand l'Irak envahit le Koweït et que la péninsule arabique s'embrase en 1992, il est sur place. Ses images de corps brûlés au pied des puits de pétrole, figés dans la même posture que les victimes de l'éruption du Vésuve à Pompéi, feront le tour du monde.

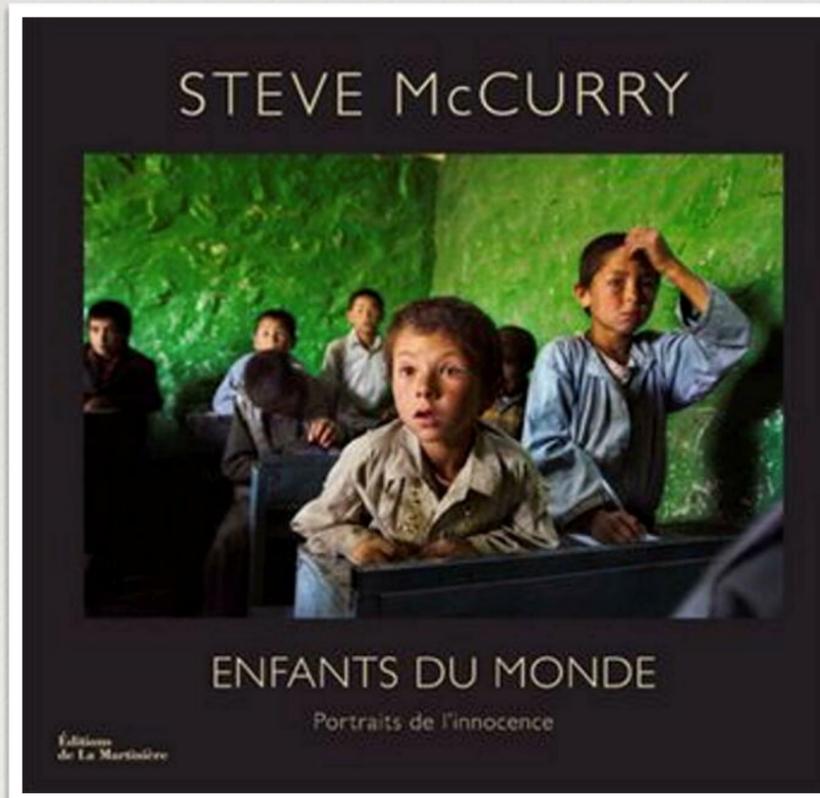


Le poids du handicap



Le 11 septembre 2001 est un tournant dans sa vie. Habitant à New York, non loin de Washington Square, il est aux premières loges quand les tours jumelles du World Trade Center s'effondrent après l'attaque terroriste. Il se rue dans les décombres et documente l'événement comme nombre de ses collègues. Dans un milieu où il est mal vu de partager ses états d'âme, Steve McCurry confie alors à son entourage le profond malaise qui l'étreint. « J'avoue que j'ai été profondément affecté par ce drame. Est-ce le fait que la violence s'exprimait à moins d'un quart d'heure de chez moi ? Est-ce à cause de l'odeur qui a flotté sur la ville pendant plusieurs semaines ? J'ai été physiquement malade, ressentant comme un vertige quand je regardais par la fenêtre (il vit au 17^{ème} étage) ».

Le poids du handicap



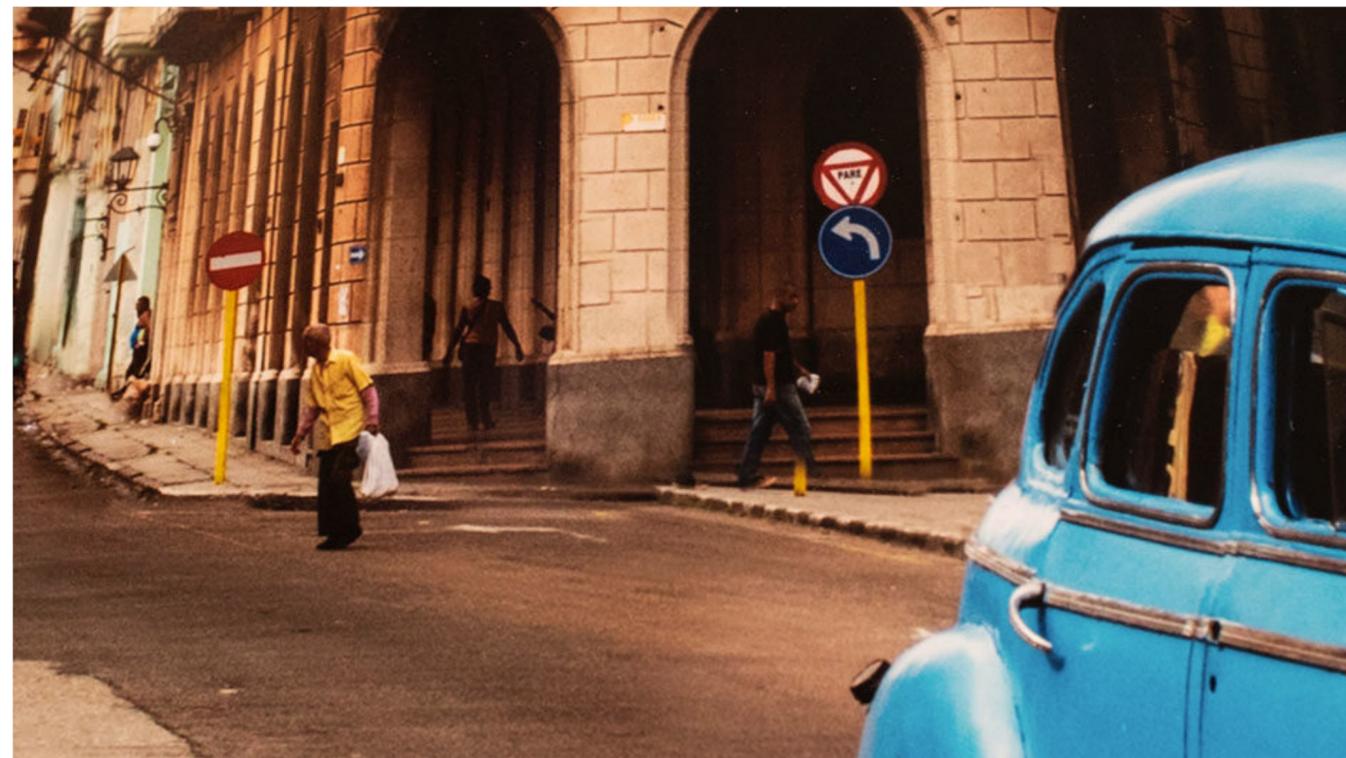
Il se recentre dès lors sur un travail plus personnel de portraits, notamment d'enfants qui donneront lieu à un livre (aux éditions de La Martinière) et de paysages (certaines des photos de fond d'écran de Microsoft sont de lui). Devenu père en 2015, il dit avoir ainsi retrouvé la sérénité.

Depuis vingt ans, il multiplie les expositions à travers le monde et poursuit, en parallèle, des séries sur les lieux de culte, notamment bouddhistes. Ses clichés à la composition réfléchie incitent à la contemplation. Du Yémen, il a rapporté des images quasiment bibliques. « J'ai essayé d'immortaliser une architecture en terre séchée que les jeunes générations envisageaient déjà d'abandonner avant le conflit mais aussi un mode de vie en voie de disparition. » Au Tibet comme au Népal, il s'est attaché à sauvegarder la trace d'un patrimoine tout aussi immatériel menacé par la mondialisation.

Le poids du handicap



Controverse



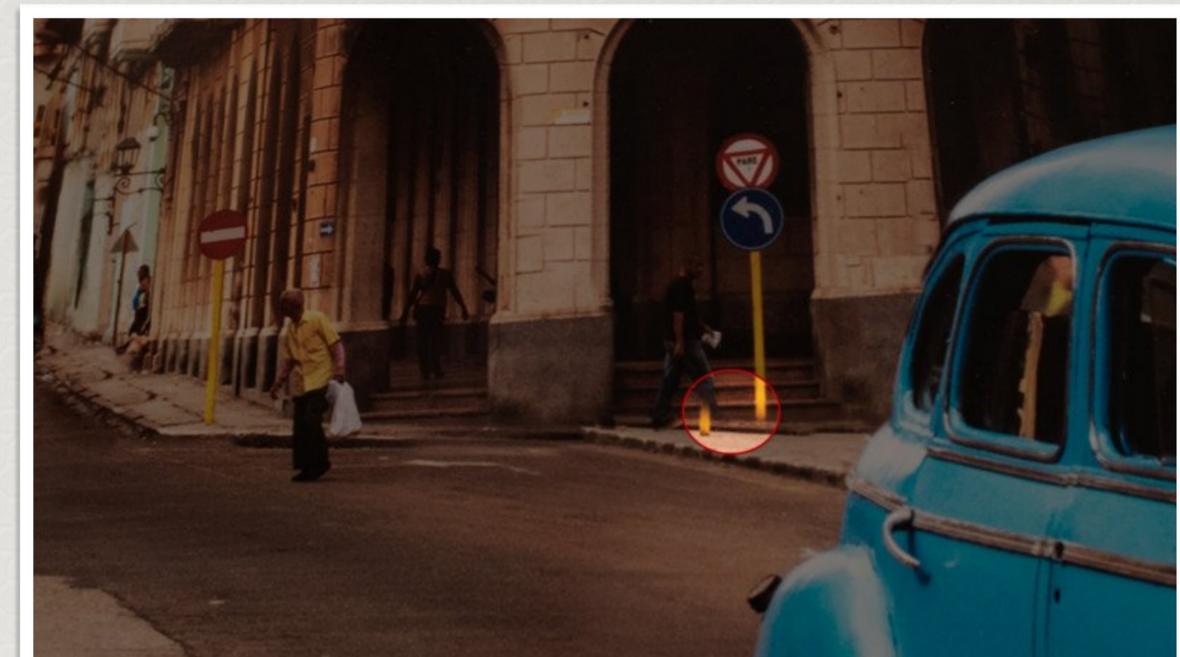
En 2016, cependant, une polémique surgit lorsque des observateurs relèvent sur une photo, prise à Cuba, la trace d'une manipulation maladroite à l'aide d'un logiciel de retouche. Un poteau de signalisation a été effacé, mais on en devine une vague empreinte. Ses images sont scrutées, une à une. Et l'on débusque, ici ou là, des détails gommés par Photoshop. La controverse prend une tournure d'autant plus violente que la célébrité de Steve McCurry lui vaut de solides jalousies dans le petit monde de la photographie.

Cinq ans plus tard, Steve McCurry tente de temporiser. « Je m'étonne qu'on me parle encore de cette histoire. C'était une erreur, commise par un assistant. J'ai eu l'occasion de le dire et je continue de le regretter. On ne doit pas retoucher ses images, même si toute prise de vue puis tout tirage induisent fatalement la question de la manipulation, selon l'objectif que l'on a utilisé ou le cadrage que l'on adopte. Ansel Adams lui-même ne masquait-il pas certains détails de ses images ? » se défend-il. Cette mésaventure l'a, en tout cas, amené à reconsidérer son métier. « Je ne me définis plus comme photoreporter mais simplement comme "conteur" par l'image. Ma démarche est probablement devenue plus proche de celle des peintres », conclut-il.

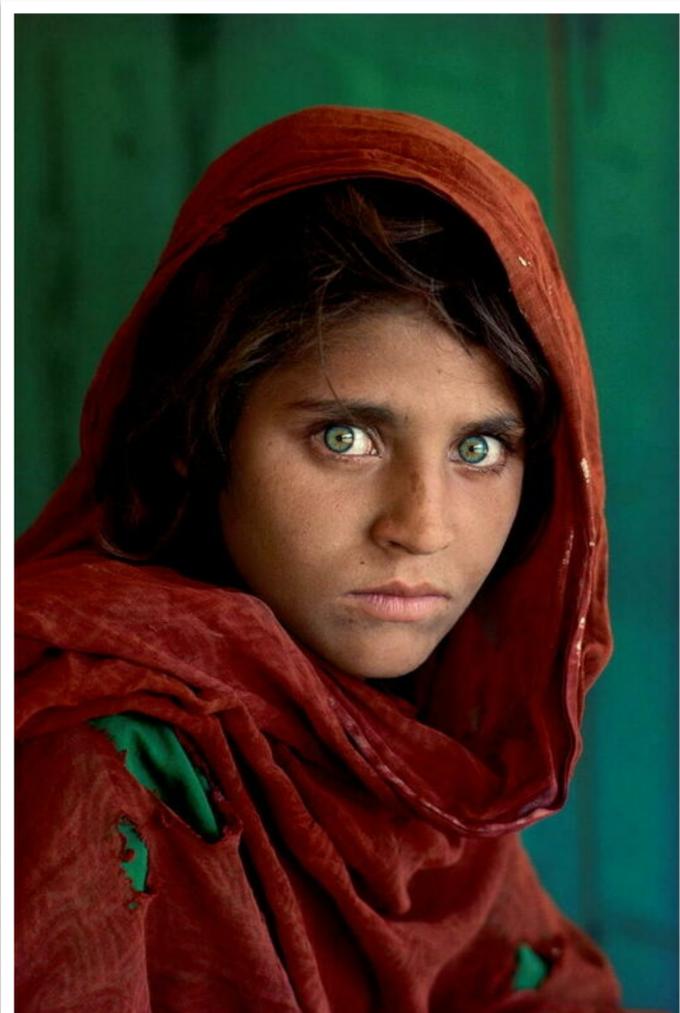
Controverse

« Mieux vaut un mensonge qui procure la paix qu'une vérité qui déclenche une guerre »

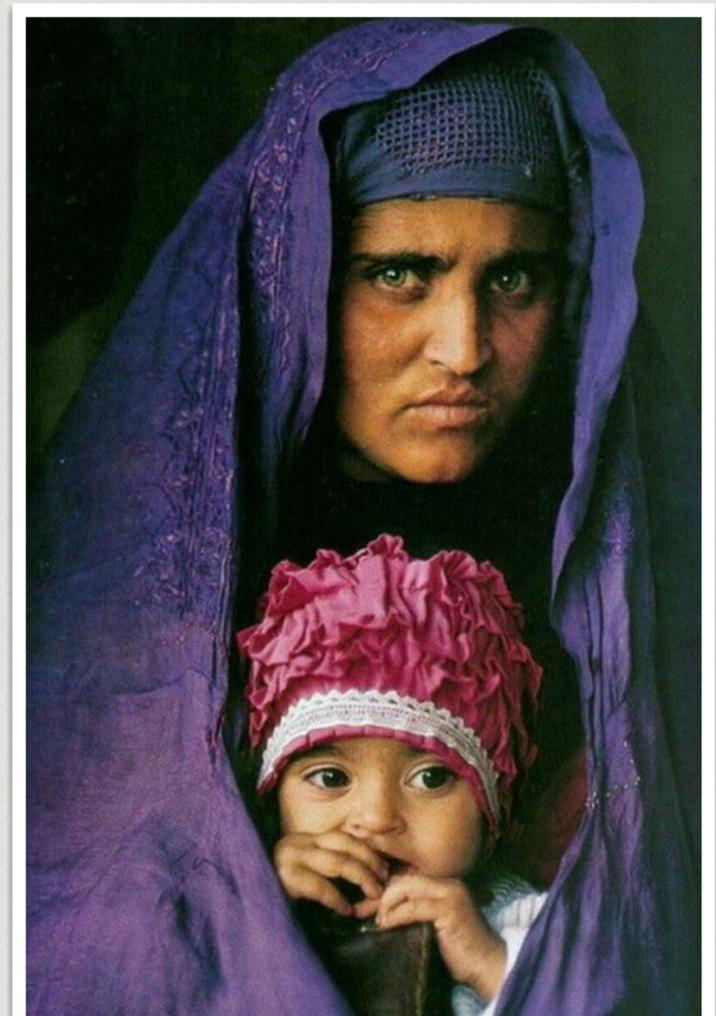
Citation orientale



Exposition

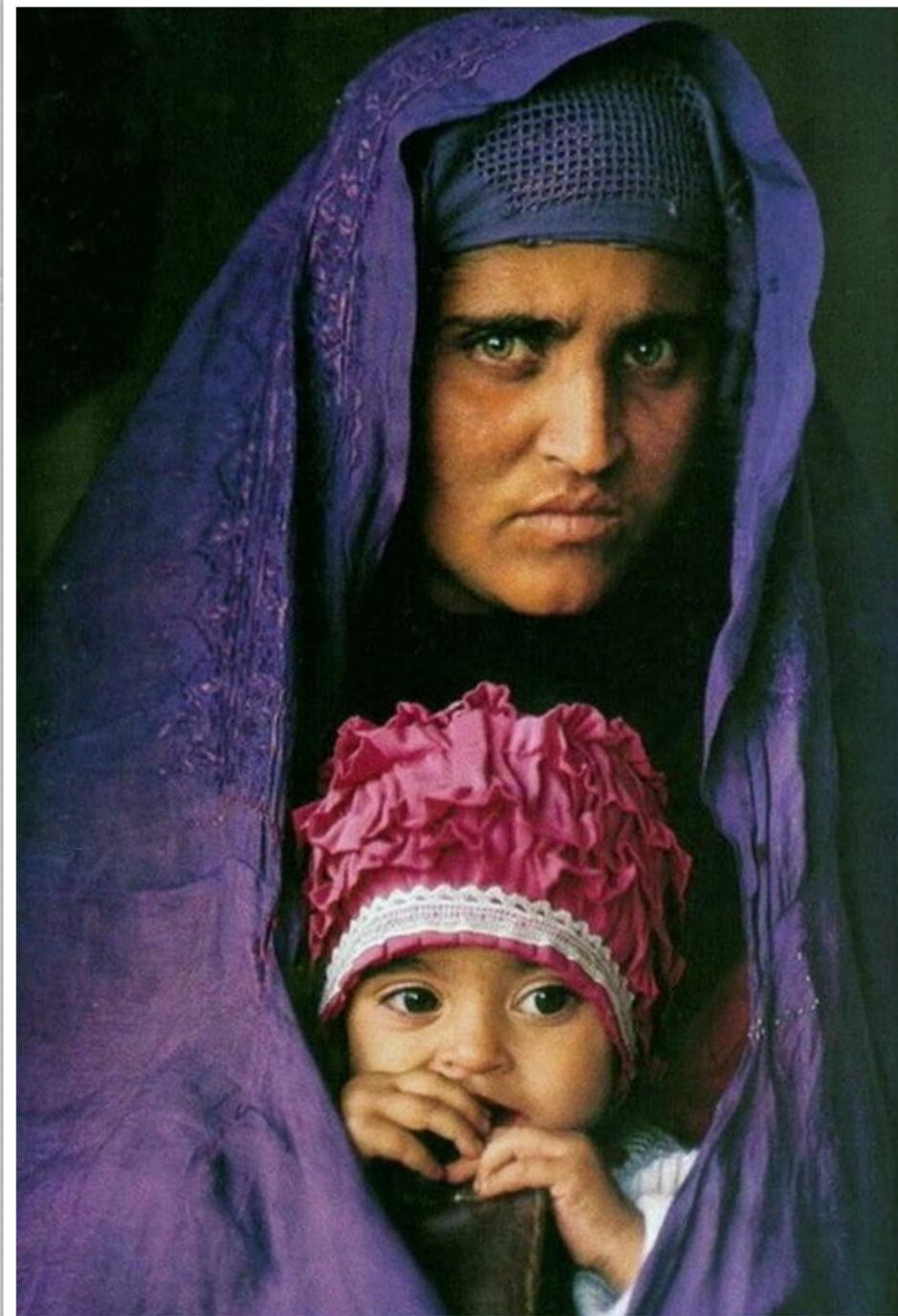


«*Le monde de Steve McCurry*», au musée Maillol, jusqu'au 29 mai 2022. Tous les jours de 10 h 30 à 18 h 30. Nocturne le mercredi jusqu'à 22 heures.



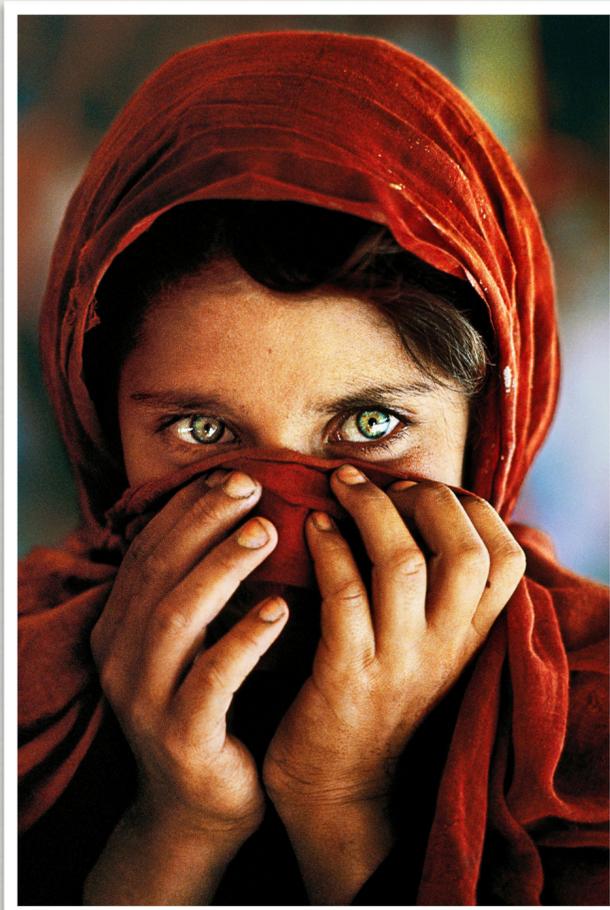


1984



2002

Dans les yeux de Steve McCurry



Jérôme. P